

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 53 (1908)
Heft: 9

Artikel: Bonaparte, Wurmser et les Ligues Grises en 1796
Autor: Pégard, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338780>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bonaparte, Wurmser et les Ligues Grises en 1796

Situé au point de jonction des trois grands bassins du Rhin, du Danube (par l'Inn) et du Pô, le territoire des Grisons a constitué, pendant le moyen âge et les temps modernes, le seul passage pratique d'Allemagne en Italie. De ce fait, son importance militaire a toujours été considérable et il en fut ainsi jusqu'à la chute de la République indépendante des Ligues Grises, rattachée en 1799 à la Confédération suisse, sous le nom de canton des Grisons, et, avec la Suisse, définitivement neutralisée en 1815. Cette importance militaire et politique n'échappa point aux deux puissances rivales de l'Europe continentale, la France et l'Autriche; un ambassadeur français fut constamment installé, à poste fixe, à Coire, capitale du pays, depuis Henri IV jusqu'en 1800; un ministre autrichien y résida de tous temps et jusqu'à la même époque. Deux expéditions françaises envoyées dans les Ligues, celle du marquis de Cœuvres en 1625 et celle du duc de Rohan en 1635, mettent bien en lumière l'intérêt qu'eurent toujours la France et l'Autriche à s'assurer ou à fermer le passage à travers les Grisons en temps de guerre menée parallèlement en Allemagne et en Italie : c'est que la route des Ligues permet de transporter rapidement des troupes d'Allemagne en Italie ou inversement. Pendant la guerre de Trente ans, la France combattait l'Empire en même temps en Italie et sur le Rhin : elle ferma les Grisons aux Impériaux. En 1796, l'armée de Moreau est sur le Rhin, l'armée de Bonaparte en Italie; nous attaquons le même adversaire, l'Autriche; les opérations, les conditions de la lutte sont identiques. L'importance militaire des Ligues Grises reste la même; il serait donc intéressant de rechercher ce que devint, à cette époque, la question des Grisons.

En 1796, comme au XVII^e siècle, les belligérants ont compris les avantages qu'ils trouveraient à utiliser ou à fermer les passages des Grisons. Wurmser et Beaulieu, Bonaparte et Moreau devaient avoir les yeux fixés sur cette trouée qui les séparait et qui, leur permettant des échanges rapides de troupes, pouvait les amener à modifier la valeur numérique de leurs effectifs suivant les circonstances. On y songeait tant, on prévoyait tellement la possibilité de traverser le territoire des Ligues et la nécessité de préparer ce passage éventuel, qu'au début de 1796 et après une interruption de quatre ans dans sa représentation diplomatique, la France envoyait à Coire un nouveau Résident, le citoyen Comeyras.

Le passage possible et prévu n'eut pas lieu : ce ne fut que trois ans après, en 1799, que les Autrichiens occupèrent les Ligues. Mais en 1796, la question des Grisons n'en gardait pas moins une importance très réelle et si Moreau semble y avoir porté peu d'attention, Bonaparte et la Cour de Vienne s'en préoccupèrent à maintes reprises ; nous allons chercher à suivre le développement de cette idée.

Le 10 mai 1796, Beaulieu est battu à Lodi : il avait pris position derrière le Tessin ; mais Bonaparte a passé le Pô derrière lui, à Plaisance, et, par une manœuvre préparatoire, l'a forcé à s'installer sur la ligne de l'Adda. Vaincu, Beaulieu recule et s'établit sur le Mincio, entre Peschiera et Mantoue. Bonaparte hésite à le poursuivre, car le traité de paix avec la Sardaigne, qu'il a préparé, n'a pas encore été ratifié par le Directoire ; il sait qu'en l'absence d'une paix officiellement établie, la Cour de Turin saisirait avec empressement une occasion de reprendre les armes et, craignant un soulèvement sur ses derrières, il se contente de confier aux 12 000 hommes de Masséna le soin de surveiller l'ennemi. Le 21 mai, on apprend la ratification attendue ; immédiatement, libre de toute inquiétude, l'armée française se porte en avant : Kilmaine et Masséna passent le Mincio à Borghetto, devant les Autrichiens concentrés à Valleggio (30 mai) ; Beaulieu, définitivement battu, abandonne Mantoue et se jette dans le Tyrol. Bonaparte charge alors Sérurier de faire le blocus de Mantoue avec 10 000 hommes ; puis il envoie Augereau prendre Peschiera et marche sur Bologne (10 juin). Les seules troupes autrichiennes qui tiennent encore en Italie sont la garnison de la citadelle de Milan et celle de Mantoue.

La défaite de Beaulieu produisit en Italie et à Vienne une impression considérable; certes, la campagne de Bonaparte avait débuté par de brillantes victoires et la situation de l'armée autrichienne était bien compromise depuis Lodi; mais personne n'aurait pu croire que les troupes impériales, commandées par les vieux généraux de la guerre de Sept Ans, seraient aussi facilement vaincues : on ne parla que de ce désastre. L'Autriche cependant ne voulut point accepter sa défaite et se préoccupa immédiatement de remettre sur pied une nouvelle armée; Bonaparte, d'autre part, très affaibli et manquant de tout, avait besoin de renforts : la route des Grisons s'allongeait toute droite entre le lac de Constance et le Pô; elle était un chemin possible pour les troupes autrichiennes et pour les renforts français.

La cour de Vienne eût pu tirer de Hongrie et d'Esclavonie des armées entières; mais il fallait gagner du temps et éviter de faire appel aux recrues que les récents succès de Bonaparte devaient fâcheusement impressionner. Les seules troupes que l'Empereur pouvait immédiatement envoyer en Italie, troupes parfaitement aguerries, étaient cantonnées dans le Grand Duché de Bade et dans la Forêt-Noire; 200 000 Autrichiens se trouvaient échelonnés le long du Rhin, en face de Moreau qui occupait l'Alsace. Il est vrai que Moreau pouvait entrer en campagne d'un jour à l'autre, car l'armistice qu'il avait signé se terminait le 1^{er} juin. Mais les adversaires étaient égaux en nombre et l'Autriche jugeait la valeur de son armée du Rhin, composée en majeure partie de vieux soldats, infiniment supérieure à celle des jeunes bataillons de la République; elle pensait donc qu'elle pourrait, sans graves inconvénients, dégarnir sa frontière du Rhin et envoyer en Italie environ 30 000 hommes qui, réunis aux débris de l'armée de Beaulieu, en retraite dans le Trentin, formeraient une force capable d'être victorieusement opposée à Bonaparte. Ces troupes, on pouvait les acheminer vers le Pô soit par le Tyrol, par Innsbruck et Trente, soit par les Grisons, et la seconde route était infiniment plus courte que la première; de plus, outre que le trajet était considérablement diminué, la Cour de Vienne, à l'employer, trouvait un autre avantage: Bonaparte, le 26 juin, avait quitté Bologne avec la division Vaubois et s'en était allé, suivant les instructions du Directoire, à Pistoïa et à Livourne; l'armée française était tout entière entre le lac de Garde et la Méditerranée, à l'est d'une ligne menée de

Peschiera à Pise : une armée autrichienne entrant en Lombardie par le lac de Côme et l'Adda pouvait soulever le Milanais, entraîner le royaume de Sardaigne à sa suite et couper à Bonaparte toute ligne de retraite¹. Mais la Cour de Vienne songea-t-elle à utiliser les passages des Grisons ?

Le Bulletin de Rheinfelden du 6 juin 1796, annonce que «... le régiment de Preuss, qui avait descendu le Rhin à Mannheim, a reçu contre ordre à Rastadt, d'où il a pris la route de la montagne pour se rendre par les derrières de la Forêt-Noire à Constance et à Bregentz... » De Bregentz, la route la plus directe pour aller en Italie, est la route des Grisons : les troupes autrichiennes ne la prirent pas.

La Cour de Vienne était résolue à envoyer en Italie une armée de 30 000 hommes pris aux troupes qui, sous les ordres de Wurmser, étaient stationnées le long du Rhin ; elle pouvait faire agir cette armée isolément et, dans ce cas, l'acheminer par les Ligues Grises. Mais elle pouvait également lui adjoindre les restes de l'armée de Beaulieu, 10 à 12 000 hommes, qu'on avait reformés dans le Trentin. Dans le premier cas, l'armée venant du Rhin et l'armée de Beaulieu, entrant en même temps en Italie, prenaient Bonaparte entre deux feux ; mais elles pouvaient aussi être battues l'une après l'autre, l'armée principale n'étant guère supérieure en nombre à l'armée française. Dans le second cas, l'Autriche mettait en ligne une armée unique, forte de 40 000 hommes et de taille à se mesurer aux forces françaises. C'est à ce dernier parti que se résolut la Cour de Vienne. Il s'agissait alors de trouver le lieu où se ferait la concentration : l'armée venant du Rhin pouvait rejoindre l'armée de Beaulieu à Trente, celle-ci au contraire pouvait rencontrer l'armée du Rhin dans les Grisons.

Dans les projets qu'ils se sont prêtés, la Cour de Vienne et Bonaparte se sont également trompés.

La Cour de Vienne n'osa pas faire la concentration de ses troupes dans les Grisons, parce qu'elle était persuadée que cette concentration serait contrariée par une invasion de l'armée des

¹ « ... On parle en Italie de prendre les Français à dos et de les mettre entre deux feux ; on prétend encore que le roi sarde se joindrait bien vite aux Autrichiens... » Extrait d'une lettre d'un émissaire français, Deslosges, à Kellermann et datée du 21 prairial an 4, 9 juin 1796. (Archives du Ministère de la Guerre, Armée d'Italie, juin 1796.)

Alpes, sous les ordres de Kellermann. Les Autrichiens, nous dit-on, croient « ... qu'une colonne de l'armée des Alpes cherchera à pénétrer en Souabe en négociant un passage par la Val-teline et le pays des Grisons... »¹ et, dans la crainte d'un pareil événement « ... parlent déjà d'abandonner l'Empire à son malheureux sort... »² ; ils supposent que « ... l'ambassadeur Barthélemy, par le moyen d'une négociation, a obtenu le passage des troupes françaises... et c'est pour cette raison qu'ils font monter beaucoup de troupes dans le Haut-Rhin... »³. En fait, tout le monde croyait à la venue prochaine, dans les Ligues, d'une armée française. Le gouvernement Grison était invité par les Sénats de Zurich et de Berne et par la Régence d'Innsbruck à faire respecter sa neutralité ; mais, craignant de se compromettre, il prétendait ne rien savoir et n'avoir été avisé d'aucuns mouvements de troupes⁴. Les Suisses pensaient que l'Empereur allait exiger d'eux 30 000 hommes pour empêcher l'accès par les Français du territoire des Grisons et se perdaient en conjectures⁵. Les Allemands, enfin, étaient pris de panique et croyaient déjà l'armée des Alpes sur le Haut-Lac de Constance⁶. Peut-être l'Autriche s'est-elle laissée prendre à tous ces bruits. Il est vrai qu'à Trente elle trouvait les arsenaux et les approvisionnements qui lui auraient fait défaut dans les Grisons ; mais les troupes fraîches qu'elle amenait étaient équipées et en bon état ; les troupes de Beaulieu avaient eu le temps de se refaire ; le lac de Côme et la vallée de l'Adda sont aussi praticables à une armée que la vallée de l'Adige ; il était enfin peut-être préférable de déboucher en Italie devant Milan plutôt que devant Vérone, en obligeant Bonaparte à combattre avec les 12 000 hommes enfermés dans Mantoue sur ses derrières.

¹ Bacher au Ministre de la Guerre, Bâle, 16 prairial an 4, 4 juin 1796. (Arch. Guerre, Armée d'Italie, juin 1796.)

² Bacher au Ministre des Relations-Extérieures, Bâle, 21 prairial an 4, 9 juin 1796. (Arch. Guerre, Armée d'Italie, juin 1796.)

³ Gouvion-St-Cyr à Moreau. Deux-Ponts, 23 prairial an 4, 11 juin 1796. (Arch. du Ministère des Affaires-Etrangères, Grisons, vol. XXXVII.)

⁴ Comeyras au Ministre des Relations, Coire 19 prairial an 4, 7 juin 1796. (Arch. Affaires-Etrangères, Grisons, vol. XXXVII.)

⁵ Un émissaire à Kellermann. Chambéry, 16 prairial an 4, 4 juin 1796. (Arch. Guerre.)

⁶ Notice sur l'armée de Condé communiquée par Bacher à l'armée de Rhin et Moselle le 19 juin 1796. (Arch. Guerre, Armée du Rhin, juin 1796.)

Quoiqu'il en soit, la Cour de Vienne décida de faire la concentration de ses troupes à Trente. Mais elle ne prit pas cette détermination sans hésiter sur le plan qu'elle adopterait ultérieurement. Elle donnait l'impression de ne savoir « trop quel parti prendre »¹, envoyant ses régiments en Souabe, leur donnant contre ordre² et les ramenant sur le Rhin au bruit d'un prochain passage du Rhin par Moreau³. L'ordre donné à Wurmser d'envoyer 30 000 hommes en Italie semble avoir été exécuté à contre cœur : il a fallu changer le plan des opérations des armées impériales qui, désormais trop faibles pour soutenir l'offensive commencée sur le Rhin avec succès, se tiendront sur la défensive⁴. Sans interruption, les troupes « volent en toute hâte au secours de Beaulieu⁵ ». Les bulletins de Rastadt, de Francfort, de Mannheim, que le Chargé d'affaires de France à Bâle, Bacher⁶, communiquait au Directoire et aux généraux en chef, nous parlent de régiments passant, à marches forcées, dans les petites villes d'Allemagne pour gagner le Tyrol. Dès le milieu de juin, l'indécision a disparu : toutes ces troupes se rendent à Trente ; elles seront commandées par Wurmser, vieux général habile et réputé ; le 25 juin, les F. M. L. Davidovitch et Kasdanovitch traversent Ulm avec 8 régiments de cavalerie, 10 compagnies de chasseurs, 3 bataillons de grenadiers et 10 bataillons d'infanterie⁷ ; on lève un corps de chasseurs tyroliens et 30 000 hommes, les meilleures troupes de l'Empereur passent sans interruption. Bacher prétend qu'à les voir, les Impériaux semblent « dans un abattement total »⁸ : la déroute de Beaulieu n'était pas faite pour leur donner beaucoup de confiance et les longues marches par les journées pluvieuses de juin 1796, dans

¹ Bacher au Ministre de la Guerre. Bâle, 20 prairial, an 4, 8 juin 1796. (Arch. Guerre, Armée du Rhin, juin 1796.)

² Bacher au Gal Desaix. Bâle, 10 juin 1796, 22 prairial, an 4. (Arch. Guerre, Armée du Rhin, Juin 1796.)

³ Bacher à Moreau. Bâle, 7 messidor an 4, 25 juin 1796. (Arch. Guerre, Armée du Rhin. Juin 1796.)

⁴ Bulletin d'Obermöschel, 3 juin 1796. Arch. Guerre, id. et bulletin de Mannheim, 6 juin.

⁵ Bulletin de Bruchsal, 8 juin.

⁶ Bulletins de Bacher. (Arch. Aff.-Etr. et Arch. Guerre.)

⁷ Bulletin d'Ulm, 25 juin 1796. (Arch. Guerre.)

⁸ Bacher au Ministre de la Guerre. Bâle, 23 prairial an 4, 11 juin 1796. (Arch. Guerre, Armée du Rhin, juin 1796.)

les chemins de la Forêt-Noire et du Tyrol, démoralisaient des hommes qui se bat'aient sans aucun enthousiasme. Quant à Wurmsér, regrettant d'abandonner un adversaire sur lequel il avait déjà remporté des avantages, pour recueillir la lourde succession du vaincu de Lodi, il arrivait à Innsbruck le 26 juin et en quittait le 27 au matin, pour aller prendre, dans le Trentin, le commandement de son armée¹.

C'était donc décidément à Trente qu'avait lieu la concentration des troupes autrichiennes. Pendant longtemps, Bonaparte avait cru qu'elle se ferait en Valteline; il avait supposé que Beaulieu se rendrait de Trente en Valteline où il rencontrerait des renforts importants venant d'Allemagne par les Grisons. Il craignait d'être pris entre l'armée autrichienne et Mantoue, et s'attachait dès lors à surveiller aussi étroitement que possible la Valteline et les Grisons.

Nous avons vu que les corps autrichiens soustraits à l'armée du Rhin auraient eu toute facilité pour traverser le territoire des Ligues, soit de Constance à Chiavenna par Coire et le col du Splügen, soit d'Innsbruck en Valteline par la vallée de l'Inn. D'autre part, de Trente, où se trouvait Beaulieu, en Valteline, des chemins existaient, chemins routiers, très praticables; il suffisait de remonter la vallée de l'Adige jusqu'à Lavis, de s'engager dans la vallée de la Noce, puis de passer le col de Tonale, entre les massifs de l'Ortler et de l'Adamello, à 1972 mètres d'altitude; on débouchait dans le val Camonica, sur le Haut-Oglio et, par le col d'Edolo, à 1181 mètres, on arrivait à Trese et à Sondrio, en Valteline. La concentration des troupes autrichiennes pouvait donc aussi bien avoir lieu en Valteline à proximité de Milan, que dans le Trentin, à proximité de Mantoue: ces deux places étaient l'une et l'autre investies et tenaient encore; la Cour de Vienne avait autant d'intérêt à commencer la campagne en soulevant la Lombardie et en dégageant la citadelle de Milan qu'en débloquent Mantoue. Des mouvements de troupes étaient donc possibles dans les Grisons: Bonaparte prit ses dispositions pour en être informé et pour se ménager par avance la bienveillance des Ligues: il n'avait jamais eu l'intention de traverser leur territoire, mais il espérait que, encouragées et appuyées par nous, elles s'opposeraient au passage des Autrichiens.

¹ Bulletin d'Innsbruck, 25 juin 1796. (Arch. Guerre, Armée du Rhin, juin 1796.)

La première mesure que prit Bonaparte dans ce sens fut la destruction d'un fort, construit par les Espagnols en 1603 sur les bords du lac de Côme, à la frontière Grisonne, et qu'on appelait le fort Fuentès. C'était un fortin sans aucune importance militaire ; mais il rappelait aux Grisons de mauvais souvenirs et il semblait être une continuelle menace à leur indépendance. Le Gouvernement des Ligues avait maintes fois réclamé sa démolition : la Cour de Vienne l'avait constamment refusée, et Bonaparte, conseillé d'ailleurs par Comeyras, le Résident de France à Coire, s'empressa de donner cette satisfaction aux Grisons : le 4 juin, le Général Despinoy reçut l'ordre de faire partir pour Côme un Adjudant-général et une colonne de 1000 hommes. A Côme, cet officier devait embarquer sur le lac 200 ou 300 hommes qui, avec quelques mineurs et sapeurs « se rendront au fort Fuentès pour le détruire »¹. L'opération eut lieu le 6 juin ; Bonaparte s'empressa d'en informer Comeyras ; il lui annonçait, de plus, l'envoi de 3000 quintaux de blé et d'une somme d'argent qui servirait à payer les pensions des anciens soldats grisons au service de la France², mesures très propres à nous concilier l'opinion publique dans un pays pauvre et où le manque de blé et d'argent se faisait cruellement sentir. Il avait même un moment songé à fournir aux Grisons quelques milliers de fusils qui leur eussent permis de s'opposer par la force au passage des Autrichiens ; mais nos amitiés dans le pays étaient récentes et peu sûres ; on disait « les Chefs des Ligues vendus à la maison d'Autriche » : les armes fournies pourraient un jour se retourner contre nous et ce dernier projet fut abandonné. D'ailleurs si quelques sacs de blé parvinrent à Coire, l'argent promis n'y arriva pas ; il est probable qu'il ne fut jamais envoyé.

Les Autrichiens descendraient-ils dans les Grisons ? C'était la grave question que se posait Bonaparte. Il chargeait Comeyras d'exercer « la plus grande surveillance du côté de la Valteline pour connaître les mouvements que Beaulieu pourrait faire » et l'en prévenir à temps³. Il donnait au Général Cervoni l'ordre

¹ Bonaparte au Général Despinoy, au quartier général de Milan, 21 Prairial an 4, 9 juin 1796 (corr. Napoléon I^{er} T. I, p. 469) et Berthier au Général Despinoy. (Arch. Guerre Reg. G. p. 530).

² Bonaparte à Comeyras. Milan, 23 Prairial an 4, 11 juin 1796 (Corr. Napoléon I^{er}).

³ Bonaparte à Comeyras. Milan, 23 Prairial an 4, 11 juin 1796 (Corr. Napoléon I^{er}).

d'étudier le pays compris entre les lacs de Côme et d'Iseo et d'envoyer des espions en Valteline « pour être à même de connaître l'opinion des habitants et les différents mouvements et fortifications que l'ennemi pourrait faire au débouché de ces vallées » ¹. L'Adjudant-général Vial fut chargé de cette reconnaissance ² ; un officier du Génie était mis à sa disposition ³ ; il devait s'avancer aussi loin qu'il le jugerait nécessaire, à la tête de quelques compagnies de tirailleurs que lui fournirait Masséna ⁴. Ce dernier, d'ailleurs, serré de près, ne put se dégarnir ⁵ et l'expédition projetée se borna à une reconnaissance d'officiers accompagnés de quelques cavaliers. On n'obtint aucun renseignement précis.

Dans l'ignorance des mouvements de l'ennemi et ne sachant exactement ce qui se passait dans les Grisons, Bonaparte résolut d'envoyer un officier à Coire parcourir le pays jusqu'au débouché en Souabe pour s'informer de la présence possible des Autrichiens, examiner les positions à prendre pour la défense du Milanais en cas d'attaque ⁶ et choisir « les positions que l'ennemi pourrait prendre pour descendre des montagnes du Milanais en supposant qu'il voulut le faire » ⁷. Cette mission fut confiée à l'Adjudant-général Leclerc, en qui le Général en chef avait une confiance particulière. Leclerc partit pour Coire : Bonaparte demandait à Comeyras de se mettre à sa disposition et de lui faciliter sa mission ⁸, mission secrète et qu'il était difficile de bien remplir dans un pays où les partisans de l'Autriche étaient nombreux et que le Ministre impérial faisait constamment parcourir par ses espions. Une chose surtout était à craindre, c'est que le gouvernement des Ligues ne se méprit point sur le but que nous poursuivions et que, se doutant des raisons de la venue de Leclerc et craignant d'indisposer l'Autriche en

¹ Bonaparte au Général Cervoni, Modène, 1^{er} Messidor an 4, 19 juin 1796 (Corr. Napoléon I^{er}).

² Berthier au Commandant du génie Chasseloup, id.

³ Berthier à l'Adjudant-général Vial, Modène, id. (Arch. Guerre, Armée d'Italie, juin 1796).

⁴ Berthier au Général Masséna, Modène, id.

⁵ Masséna à Berthier, Castiglione, 4 Messidor id. an 4, 22 juin 1796.

⁶ Berthier à l'Adjudant-général Leclerc, 2 Messidor an 4, 20 juin 1796 (Arch. Guerre).

⁷ Bonaparte à l'Adjudant-général Leclerc, Bologne, 4 Messidor an 4, 22 juin 1796 (Corr. Napoléon I^{er}).

⁸ Bonaparte à Comeyras, id.

lui faisant bon accueil, il ne refusât de recevoir ce visiteur gênant : Bonaparte voulut rassurer par avance les Chefs des Ligues ; il leur écrivit ¹ qu'il envoyait Leclerc auprès d'eux « pour leur donner une marque de l'amitié que la République Française a pour leur République ». Les Chefs ne furent pas dupes de ces belles paroles et l'accueil que reçut Leclerc fut poli, mais froid et réservé. Quant aux troupes autrichiennes, personne n'en avait vu et rien ne faisait supposer qu'une armée se préparât à envahir les Grisons ; par contre, de nombreux régiments avaient filé le long du lac de Constance et s'en étaient allés par l'Arlberg, vers Innsbruck et Trente. Il devenait évident que l'objectif de l'armée autrichienne était Mantoue et que la citadelle de Milan était abandonnée à son sort ; dans ces conditions, il était peu probable que Wurmser, qui devait se trouver sur l'Adige éparpillerait ses forces pour déboucher en Italie en même temps sur l'Adige et sur l'Adda. La route des Grisons resterait libre, à moins que, au dernier moment, un corps autrichien venant du Rhin, ne traversât les Ligues pour secourir Milan et tomber sur les derrières de Bonaparte au moment précis où l'armée de Wurmser entrerait en campagne.

Le 27 juin, la citadelle de Milan capitula. Le déblocus de Mantoue devenait le seul objectif des Autrichiens : il était clair dès lors qu'ils porteraient tout leur effort sur l'Adige. Mais Bonaparte continuait à supposer qu'une division ennemie pourrait utiliser les passages des Ligues ; ayant cette division derrière lui, et devant lui les 40 000 hommes de Wurmser, il risquait d'être écrasé ; et cette supposition n'avait rien d'exagéré, car l'armée de Moreau restait inactive le long du Rhin et la Cour de Vienne, résolue à la défensive dans la Forêt-Noire, pouvait encore prendre quelques troupes à son armée du Rhin et les acheminer vers les Grisons par la Lombardie. Le temps passait. Il devenait indispensable de surveiller la Valteline plus étroitement que jamais.

Bonaparte pense que la prochaine campagne aura lieu dans le quadrilatère vénitien ; la concentration de son armée se fera donc autour de Mantoue. Mais il est toujours poursuivi par cette crainte d'être pris en même temps à revers et de face. Les Autrichiens, nous l'avons vu, réunis dans le Trentin, déboucheront en Italie par le vallée de l'Adige ; mais ils peuvent aussi, *access-*

¹ Bonaparte aux Chefs des Ligues Grises, id.

soirement, descendre soit par l'Oglio, soit par l'Adda. Entre ces deux rivières, à égale distance l'une de l'autre, se trouve Bergame. Bonaparte y envoie la 46^e demi-brigade et donne au Général Despinoy l'ordre de tenir « la 5^e demi-brigade prête à marcher sur Bergame, si l'ennemi fait le moindre mouvement du côté de la Valteline » ; et il ajoute : « Quand vos affaires vous le permettront et que la demi-brigade sera rendue à Bergame, rendez-vous y vous-même en poste. Je désire que vous choisissiez un emplacement tel que vous puissiez être promptement sur l'Adda et sur l'Oglio et que vous envoyiez souvent des officiers à la barbe de l'ennemi, pour bien connaître ses mouvements et en être prévenu à temps. Ayez d'ailleurs des postes placés de manière que tous les voyageurs du pays des Grisons et de la Valteline puissent être interrogés... Faites tout ce qui est nécessaire pour que d'ici à huit jours ce château (de Milan) puisse soutenir un long siège »¹. Au cas, en effet, où un corps autrichien se serait inopinément présenté en Lombardie, il était possible d'en annihiler les effets en l'immobilisant autour de Milan investie. A cet époque, Bonaparte qui avait fait une expédition à Livourne avec la division Vaubois, repassait l'Apennin et le Pô et établissait son quartier général à Roverbella, au centre du quadrilatère vénitien.

Le 2 juillet, un courrier monté qui mit huit jours pour aller de Bâle à Bologne², annonça à l'armée d'Italie que Moreau venait de franchir le Rhin à Kehl. Le passage avait eu lieu le 24 juin. Cette opération ne pouvait manquer de modifier la stratégie des Autrichiens en Italie : elle était, pour Bonaparte, le seul moyen pour qu'il ne fut pas « accablé par la supériorité du nombre »³ et devait le libérer de toute crainte pour ses derrières.

En Italie, en effet, la situation était changée : Moreau marchait en avant et s'engageait dans la Forêt-Noire ; l'archiduc Charles devait lui résister avec *toutes* les troupes qu'il avait sous ses ordres et ne pouvait plus envoyer en Lombardie, par les Grisons, la division que Bonaparte craignait d'y voir arriver ;

¹ Bonaparte au Général Despinoy, Livourne, 11 Messidor an 4, 22 juin 1796 (Corr. Napoléon I^{er}).

² Un service de courriers avait été organisé par Bacher entre Milan et Bâle, pour tenir en communications les armées d'Italie et du Rhin. (Bacher au général Regnier, Bâle, 2 Messidor an 4, 20 juin, 1796. (Arch. Guerre, Armée du Rhin, juin 1796.)

³ Bonaparte à Carnot, Bologne, 14 Messidor an 4, 2 juillet 1795 (Correspondance Napoléon I^{er}).

l'armée de l'archiduc Charles, très amoindrie par les prélèvements qui y avaient été faits pour constituer l'armée de Wurmser, était inférieure en nombre à celle de Moreau. Elle se maintenait sur la défensive. Cette défensive, cette retraite que l'archiduc devait prolonger le plus longtemps possible pour permettre la levée et l'arrivée de nouvelles troupes, se seraient transformées en un désastre si les forces autrichiennes avaient encore été diminuées. Par conséquent, aucune division impériale ne pouvait plus traverser les Grisons. D'autre part, Wurmser, s'il tenait à envelopper Bonaparte, pouvait-il charger un de ses lieutenants de traverser les cols de Tonale et d'Edolo et de descendre le long de l'Adda ? Evidemment non : Wurmser, avec ses réserves composées de quelques troupes hâtivement recrutées en Carinthie, disposait de 60 000 hommes, mais il en avait laissé 10 000 en Carinthie pour protéger sa ligne de retraite : il lui en restait 50 000. Bonaparte en avait 45 000. Il y avait à peu près équilibre entre les deux armées et Wurmser ne pouvait rompre cet équilibre à son désavantage en envoyant une force quelconque vers Bergame. L'opération aurait pu réussir au cas où cette force aurait été appuyée en Lombardie par un corps venu du Rhin ; mais aucune division autrichienne ne pouvant plus quitter le Rhin, le mouvement prévu par Bonaparte devenait désormais impossible. L'armée d'Italie, grâce à l'entrée en campagne de l'armée du Rhin, n'aurait plus vraisemblablement à combattre que sur un seul théâtre, le quadrilatère vénitien.

De ce fait, la situation de Bonaparte se trouvait améliorée ; elle n'en restait pas moins difficile. Mantoue tenait toujours : si l'armée de Wurmser descendait du Tyrol avant que la ville se fût rendue (elle n'était qu'investie et le siège en règle ne devait commencer que le 18 juillet), Bonaparte allait encore une fois avoir deux ennemis à combattre : les 50 000 hommes de Wurmser, d'une part, et de l'autre les 12 000 hommes qui, sous le commandement de Canto d'Irles avec 316 canons et des vivres pour quatre mois, tenaient ferme dans Mantoue. A l'approche de Wurmser, Canto d'Irles ferait une sortie ; il faudrait le rejeter dans la place et l'y maintenir, c'est-à-dire immobiliser une troupe qu'il aurait été utile de porter sur le front pour conserver l'équilibre entre l'armée française et l'armée impériale. Obligé de bloquer Mantoue, Bonaparte voyait cet équilibre rompu à son désavantage ; il ne pouvait améliorer sa situation

qu'en amenant Wurmser à diminuer ses troupes d'une quantité égale à celle qu'immobilisait le siège de Mantoue, soit à ne pas engager immédiatement, sur le front d'attaque, toutes les troupes placées sous ses ordres. A cet effet, le Général français eut recours à une ruse de guerre dont le détail ne manque pas d'intérêt.

Pendant le mois de juin, Bonaparte avait redouté le passage, par les Grisons, d'une division autrichienne ; au mois de juillet, il le désire et fait tout ce qu'il peut pour le provoquer. C'est que, l'archiduc Charles devant se maintenir intact en Souabe, les seules troupes impériales qui pourraient déboucher en Lombardie par les Ligues devront être prises à l'armée de Wurmser. Le problème consiste donc en ceci : amener Wurmser à séparer son armée en deux colonnes et à envoyer une partie de ses forces dans les Grisons, puis le battre successivement sur l'Adige et sur l'Adda.

Pour y arriver, Bonaparte annonce que 20 000 hommes de son armée vont traverser les Grisons et rejoindre Moreau. Il s'arrange pour que la nouvelle se répande rapidement. Le 5 juillet, il écrit au Général Despinoy lui disant : « Faites mettre en réquisition toutes les barques du lac de Côme, comme si nous voulions nous en servir pour le traverser ; envoyez des officiers jusqu'à six lieues de Fuentès sur le chemin de Coire, pour reconnaître avec beaucoup d'ostentation les chemins. Envoyez un Commissaire des guerres pour s'assurer des moyens de subsistances que peut lui offrir le pays. Fiez-vous à lui, ne lui dites rien, laissez-le faire son embarras. Faites faire à Côme un relevé des fours existants en annonçant qu'une colonne de 20000 hommes doit s'y porter pour rejoindre l'armée du Rhin. Envoyez mille exemplaires de ma proclamation aux Tyroliens, au Ministre de la République à Coire ¹.

Et de fait, tout le monde croit à l'arrivée prochaine d'une division française dans les Grisons. Comeyras, le Résident de France à Coire, qui n'a pas été mis au courant des intentions secrètes de Bonaparte, s'affaire et prend les dispositions nécessaires. Les Chefs des Ligues convoquent la Diète, craignant de voir le pays ruiné par le passage de nombreuses troupes et supplient Bonaparte d'abandonner son projet. Les proclamations,

¹ Bonaparte au Général Despinoy, Roverbella, 17 Messidor an 4, 5 juillet 1796. (Corr. Napoléon I^{er}.)

abondamment distribuées, provoquent dans la population des mouvements en faveur de la France ; le Sénat de Zurich s'inquiète d'une violation de la neutralité grisonne qui pourra, plus tard, amener l'Autriche à user de représailles envers la Suisse. Désirées ou redoutées, les troupes françaises sont attendues, mais le temps passe... et les républicains ne paraissent point ¹.

Il n'est pas besoin d'insister sur les termes de la lettre écrite par Bonaparte au général Despinoy ; il fallait, à Côme, faire la réquisition des barques *comme si nous voulions nous en servir* ; les reconnaissances d'officiers devaient être faites *avec beaucoup d'ostentation* ; on comptait enfin sur les *embarras* naturels à un Commissaire des guerres pour impressionner les populations. Il ne s'agit que d'une ruse de guerre ; Bonaparte n'a jamais eu l'intention de rejoindre Moreau ni de lui envoyer 20 000 hommes. Il espérait que Wurmser, instruit par ses espions, se hâterait de porter secours à l'archiduc Charles en arrêtant, dans les Grisons, les Français en marche ; il comptait que Wurmser, par les cols de Tonale et d'Edolo, enverrait un de ses lieutenants pour s'opposer à ce passage qu'une forte division de son armée pouvait seule empêcher. Et, pendant que les Autrichiens perdraient leur temps à chercher dans les Grisons une troupe française qui n'y serait jamais venue, Bonaparte profiterait de l'affaiblissement momentané de Wurmser et, laissant 10 000 hommes autour de Mantoue, s'enfoncerait dans le Tyrol, pour surprendre les Autrichiens avec toutes ses forces à Trente même ; il disposerait de 45 000 hommes, contre 30 000, et Wurmser serait battu ; Bonaparte reviendrait alors sur ses pas, envahirait les Grisons ², en délogerait aisément les Impériaux qui s'y seraient égarés et, rentrant dans le Tyrol par l'Engadine, irait rejoindre Moreau et Jourdan « dans le cœur de la Bavière ou de l'Autriche étonnée », projet qu'il concevait dès juillet 1793 ³.

Mais le passage annoncé de 20 000 Français dans les Liges était invraisemblable. Comment supposer, en effet, qu'un général qui n'a sous ses ordres que 45 000 hommes, derrière lui une

¹ Archives du Gouvernement des Grisons.

² Bonaparte au Directoire, Castiglione, 2 Thermidor an 4, 20 juillet 1796 (Corresp. Napoléon I^{er}).

³ Mémoire militaire sur l'armée d'Italie, Paris, Thermidor an 4, juillet 1793 et Bonaparte à Carnot, Lodi, 22 Floréal an 4, 11 mai 1796 (Corr. Napoléon I^{er}).

place assiégée, devant lui une armée de 50 000 hommes, va bénévolement affaiblir ses forces pour envoyer 20 000 hommes à un général victorieux, Moreau, dont rien jusqu'ici n'a pu empêcher la marche en avant. Wurmser comprit le piège qui lui était tendu et se garda bien d'y tomber. D'ailleurs, le vieux Ministre Thugut lui écrivit de Vienne et le mit en garde contre ce projet d'irruption par les Grisons et par la Valteline, « ... une feinte pour égarer et distraire son attention... et retarder sa descente en Italie et ses opérations pour délivrer Mantoue »¹. Le plan de campagne des Autrichiens ne subit aucune modification.

Nous n'avons pas à étudier la série des combats qui eurent lieu du 29 juillet au 5 août et aboutirent à la défaite de Wurmser. Cette étude sortirait de notre sujet.

En septembre 1796, une nouvelle armée commandée par Wurmser se forme dans le Tyrol. Le général autrichien fait une faute identique à celle qui a amené sa précédente défaite à Castiglione : il divise ses forces et, en somme, sur un autre théâtre, fait précisément ce que Bonaparte aurait voulu qu'il fit au début de juillet lors de sa première campagne ; son armée est réunie à Trente : il descend par la vallée de la Brenta, tandis que Davidovitch reste dans le Tyrol avec 14 000 hommes attendant les événements. Transposons légèrement le théâtre des opérations : ce que désirait Bonaparte en juillet, quand il espérait tromper les Autrichiens et les amener dans les Grisons, c'était précisément immobiliser une partie de leurs forces loin du lieu du combat. Il voulait que Wurmser descendît seul l'Adige pendant qu'un de ses lieutenants resterait inactif dans les Ligues. En septembre, Wurmser descend seul la Brenta pendant que Davidovitch se maintient à Trente. Wurmser portait de lui-même le combat sur deux lignes sans communication entre elles, dont Bonaparte occupait le point de jonction : il devait inévitablement être battu.

Il n'est également pas de notre sujet d'étudier la série des combats qui, livrés du 4 au 15 septembre, aboutirent à la défaite de Wurmser et à l'investissement de son armée dans Mantoue. Mais un point de détail doit retenir notre attention.

La seconde armée de Wurmser comprenait 45 000 hommes.

¹ Thugut à Wurmser. Vienne, 12 juillet 1796. (Thugut *Vertrauliche Briefe*, Vienne 1872, p. 475.)

Cette armée, nous l'avons vu, avait été divisée en deux corps ; l'un commandé par Wurmser, descendit la Brenta et, par Primolano, Bassano, Cerea, Villimpenta, aboutit à Mantoue où elle se fit enfermer. L'autre, sous les ordres de Davidovitch, fort de 14 000 hommes, occupait Trente et, battu par Vaubois et par Masséna à Roveredo et à Lavis, fut rejeté dans le Tyrol. Davidovitch s'était couvert du côté du Vorarlberg et de la Valteline : le général Grösser, avec 3500 hommes, était installé près des passages de Reitty, face à la Souabe, surveillant les Grisons ; le général Laudon, avec 3000 hommes, occupait les cols de Tonale et d'Edolo, surveillant la Valteline grisonne. Et ceci nous amène à examiner de quelle façon la question des Grisons est intervenue dans les opérations en septembre 1796.

En juillet, Bonaparte veut faire craindre la marche d'un corps français à travers les Ligues, allant d'Italie en Allemagne. En septembre, Wurmser craint la marche d'un corps français à travers les Ligues, venant d'Allemagne en Italie.

En juillet, Wurmser a été frappé de la facilité avec laquelle les troupes françaises pourraient passer d'Italie en Allemagne en utilisant les Grisons, mais il n'a pas cru au prétendu passage qu'avait imaginé Bonaparte, parce que celui-ci était dans l'impossibilité de l'effectuer. Il y aurait très probablement cru si on lui avait dit qu'une division *de l'armée de Moreau* se préparait à descendre en Italie par Constance et Coire, parce que, en raison de la supériorité des effectifs de Moreau sur ceux de l'archiduc Charles, ce mouvement n'avait rien d'invraisemblable.

A la fin du mois d'août, au moment où les Autrichiens établissent leur plan de campagne, Wurmser sait que les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse sont près d'opérer leur jonction sur les rives de l'Atmühl ; l'archiduc Charles, battu à Neresheim et à Nordlingen (11 août), s'est retiré sur la rive droite du Danube, au delà du Lech. La défaite de Jourdan à Wurtzbourg date du 3 septembre. Wurmser n'a pu l'apprendre et connaître la retraite de Moreau et de Jourdan que vers le 10 septembre. Quand il engage les hostilités contre Bonaparte, il croit qu'une armée victorieuse, infiniment supérieure aux forces autrichiennes, occupe la Bavière. Cette armée, dont le centre, pense-t-il, doit être à Ratisbonne, peut sans inconvénients envoyer des renforts à Bonaparte par l'Inn et l'Engadine grisonne et ce sont ces renforts que les généraux Grösser et Laudon sont chargés de re-

pousser, l'un à l'entrée de l'Engadine, l'autre à sa sortie sur l'Italie. Une pareille supposition permet d'expliquer la présence du corps de Laudon en Valteline ¹.

Mais Moreau et Jourdan durent battre en retraite sans se préoccuper du sort de Bonaparte. Les passages des Grisons, pendant toute la campagne de 1796, n'ont donc pas été utilisés une seule fois, ni par les Français ni par les Autrichiens. Ils auraient pu l'être :

Par les Autrichiens tout d'abord, et nous avons vu que pendant le mois de juin Bonaparte a constamment redouté une descente des Impériaux par les Grisons ;

Par les troupes françaises, provenant de l'armée du Rhin seulement, venant apporter des renforts à Bonaparte. Mais les troupes qui rejoignirent Bonaparte en 1796 descendirent en Italie par la Savoie.

Pour que les passages des Grisons eussent pu être utilisés par l'un des deux adversaires, il aurait fallu que la campagne fût menée, en Italie et en Allemagne, en même temps et suivant un plan unique. Il n'en a rien été. La question des Grisons, en 1796, n'a donc qu'une importance très secondaire. Sans avoir modifié ou provoqué les événements, elle explique néanmoins quelques détails de l'histoire qui ne sont peut-être pas sans intérêt.

Pierre PÉGARD.

¹ Clausewitz (*La campagne de 1796*, p. 178) écrit : « On ne voit pas bien ce que faisait le corps de Laudon en Valteline » ; il n'a point expliqué sa présence en ce pays.